

**Discours de Philippe METTENS,
Bourgmestre de Flobecq
à l'occasion des commémorations de l'Armistice
du 11 novembre 1918**

*

* *

Le 11 novembre 2023

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs les Anciens combattants, Résistants et leur famille,

Mesdames, Messieurs les représentants des Associations patriotiques,

Mesdames et Messieurs les mandataires, Echevins, Président du Conseil d'Action sociale et conseillers communaux, en charge ou retraités,

Mesdames et Messieurs les enseignants,

Mesdames, Messieurs,

Chers Enfants,

Doit-on définitivement désespérer de l'Humanité ?

Chaque année en pareille époque, au-delà de la joie que j'ai de vous revoir tous ici, si nombreux, le temps de la réflexion que m'impose la rédaction de ces quelques lignes me conduit à de forts tristes constats.

Aujourd'hui, la pluie a laissé la place au soleil qui réjouit les cœurs, tend à nous faire voir le monde autrement mais ne doit rien nous faire oublier.

J'ai toujours voulu donner un sens à ces commémorations du 11 novembre. Vous le savez, il ne s'est jamais agi à mes yeux d'évoquer, seulement, un moment historique, certes, considérable, mais d'en tirer sans cesse les leçons au regard du monde contemporain.

De là où vous êtes, vous n'avez pas la même perception des choses que moi. Vous me voyez là, seul devant vous et moi, je vous vois tous réunis. Je vois surtout des enfants. Des enfants qui écoutent et qui se posent des questions, non point sur ce passé à la fois glorieux et désastreux, éloigné sans doute, mais songent à leur avenir.

« Mettre un enfant au monde », au sens le plus littéral du terme, c'est le projeter dans le futur. C'est l'imaginer vivre des décennies. Des décennies après nous. Et qu'allons-nous leur laisser ?

Mais il y a pire que cette angoissante perspective de vivre dans un monde incertain ; Il y a aujourd'hui des enfants dont l'avenir est brisé, écrasé, détruit.

Quand la folie des hommes touche les enfants, c'est l'avenir de l'Humanité qui est en cause.

Faut-il désespérer des Hommes ?

Voici un an je rappelais ce qui nous avait ébranlé à travers le surgissement ou la réémergence d'un conflit armé sur le territoire de l'Européen. Nous sommes ici pour évoquer l'histoire et voici que la grande nation qui a courageusement combattu aux côtés des Alliés et sauvé notre liberté, se fait elle-même envahisseur. Nous avons vu à cette occasion l'ensemble des nations du monde s'en émouvoir ; infliger des sanctions économiques pour asphyxier les agresseurs. En vain.

Quel bilan aujourd'hui ? De milliers de soldats et de civils, russes et ukrainiens, qui souffrent et qui meurent ; Des citoyens européens qui ont eux-mêmes souffert des sanctions imposées en voyant les prix de l'énergie s'envoler, l'inflation renaître ; Une guerre qui se poursuit et, pire encore, une certaine forme d'indifférence qui s'installe. On parle alors de « résilience » : ce concept horrible qui nous fait admettre que, quoi que l'on fasse ; quelle que soit la folie que l'on déclenche ; quels que soient les actes que l'on pose et dont on mesure parfaitement les conséquences désastreuses et parfois irréversibles, la résilience nous en lavera. On admettra, on guérira, on oubliera... Alors, pourquoi s'abstenir du pire ?

Depuis, vous le savez ; depuis le 7 mars dernier, nous avons franchi une étape nouvelle dans la désespérance. Yifat Ben Shoshana habite à Netiv HaAsara. Ce moshav, ce Kibboutz de 900 habitants, souvent très idéalistes et toujours désireux de paix, est le plus proche de la bande de Gaza. Il est placé tout contre la barrière qui enferme l'enclave. A tel point que chaque matin, quand elle se lève, elle dit : « *Bonjour, Beit Lahiya* », à l'attention de la petite ville de maisons basses, coiffée de minarets, qui se trouve à 400 mètres, par-delà les terrains sableux et les cultures vivrières.

Mais ce matin, à peine levée, Yifat Ben Shoshana voit des roquettes monter dans le ciel. Elle crie : « *A l'abri !* » alors que les sirènes retentissent. Elle, son mari et son fils se mettent à couvert dans le refuge de leur maison toute neuve, achevée il y a deux ans. Il ne s'agit pas d'une simple salve. C'est un barrage de milliers de projectiles qui sont envoyés depuis Gaza sur tout le territoire israélien, y compris Jérusalem. Le téléphone envoie quelques alertes depuis une application spécialisée. Puis, le message suivant apparaît : « *Enfermez-vous dans vos abris, il y a des terroristes dans Netiv HaAsara.* » Peu après, l'électricité et le réseau cellulaire sont coupés. Sans courant, impossible de fermer les volets métalliques. Il n'y a plus qu'à attendre et espérer. A désespérer.

Ce jour-là, plus de 2.000 hommes pénètrent sur le territoire israélien. Mohammed Deif, le commandant des Brigades Al-Qassam, annonce le début de l'opération « *Déluge d'Al-Aqsa* », en référence à l'esplanade des Mosquées – le Mont du Temple pour les juifs - à Jérusalem, troisième lieu saint de l'islam, dont le Hamas se présente comme le protecteur.

« *La première frappe, qui a visé les positions, les aéroports et les fortifications militaires de l'ennemi, a dépassé les 5.000 missiles* », affirme-t-il. Mais les roquettes sont une couverture. Il s'agit bien d'une invasion et sa rapidité suggère que chaque escouade sait où aller et connaît ses missions. En fer de lance, les unités Noukhba, corps d'élite des brigades Izz al-Din Al-Qassam, la branche armée du Hamas. Ils fondent en quelques minutes sur quatre bases militaires entourant la frontière : Zikim, Re'im, Nahal Oz et Erez. Le personnel était peu nombreux en ce jour de fête. Et la plupart sont dans les abris à cause du barrage de roquettes.

Les commandos du Hamas n'ont pour ainsi dire pas rencontré de résistance. Tous ceux qui n'ont pas été tués ont été pris en otage.

1200 morts en quelques heures. Chiffres officiels.

Depuis, le Tshal, a déclenché les représailles. Un déluge de feu incessant s'abat sur la bande de Gaza qui n'est pas le nom donné à un groupe de bandits mais un territoire minuscule où vivent des hommes,

des femmes... et des enfants. Au-delà de toutes les controverses sur les chiffres, ce sont déjà plus de 10.000 morts, des hommes, des femmes... des enfants. Des nourrissons parfois. Tous les jours...

Devons désespérer de l'Humanité ?

Ce que nous évoquions l'année dernière avec la guerre sur le territoire de l'Europe et que la résilience nous fait désormais négliger ; le conflit israélo-palestinien qui en réalité n'a jamais cessé depuis 1947 et que la résilience nous fera peut-être oublier, sont-ils les deux seules sources de notre désespoir ?

Certes non !

Ce serait, par exemple, oublier la guerre civile syrienne : un conflit qui a commencé en 2011. Un pays déchiré par des affrontements violents, des déplacements massifs de population et des pertes considérables en vies humaines.

Ce serait faire fi de la Guerre en Afghanistan qui a débuté en 2001 après l'intervention militaire menée par les États-Unis pour renverser le régime taliban. Le conflit se poursuit encore aujourd'hui, impliquant des forces afghanes, étrangères et des groupes insurgés tels que les talibans.

Ce serait ne pas faire écho à la guerre civile yéménite entamée en 2014. Ce pays est plongé dans une guerre civile entre les forces gouvernementales soutenues par une coalition dirigée par l'Arabie saoudite et les rebelles houthis soutenus par l'Iran.

Ce conflit a entraîné une crise humanitaire majeure, avec des millions de personnes souffrant de la famine, de la maladie et du déplacement.

Cela nous ferait oublier, peut-être, le conflit au Soudan du Sud. Depuis son indépendance en 2011, le Soudan du Sud est plongé dans une guerre civile opposant les forces gouvernementales au Mouvement de libération du peuple soudanais. Le conflit a provoqué de graves violations des droits de l'homme et une crise humanitaire majeure.

Comment ne pas évoquer encore le conflit en République démocratique du Congo (RDC) qui a été le théâtre de différents conflits impliquant des groupes armés locaux, des forces gouvernementales et des forces soutenues par des pays voisins. Les luttes pour le contrôle des ressources naturelles et des territoires alimentent le conflit et causent d'énormes souffrances humaines et des déplacements de population.

Et puis il y a le conflit au Myanmar : Le Myanmar (anciennement connu sous le nom de Birmanie) est confronté à des conflits ethniques complexes depuis des décennies. Les groupes armés cherchent l'autonomie et la reconnaissance de leurs droits, tandis que l'armée birmane mène des opérations militaires dans certaines régions... Celui au Cameroun anglophone aussi entamé en 2016 et où des militants séparatistes demandent la création d'un État indépendant appelé "Ambazonie". Les affrontements entre les forces de sécurité camerounaises et les séparatistes ont entraîné des pertes en vies humaines et des déplacements massifs de population.

Et puis en Somalie qui est en proie à un conflit prolongé impliquant le gouvernement central, des groupes islamistes militants tels qu'Al-Shabaab, des clans rivaux et des forces étrangères. Le conflit – les conflits - a des répercussions humanitaires dévastatrices et a entraîné une instabilité politique à long terme dans la région... et en réalité, dans le monde. Dans le monde entier.

La guerre et les conflits armés sont partout ; Les crises humanitaires omniprésentes.

Mais ce serait peut-être aussi oublier la guerre économique incessante à laquelle se livrent tous les états du monde au profit de l'enrichissement des riches, de l'appauvrissement des pauvres et de la précarisation des autres, de plus en plus nombreux.

Ce serait oublier les conséquences que ces conflits, militaires et économiques, ont sur notre planète qui suffoque, qui voit sa biodiversité s'étioler par la génération de sous-produits de production et de consommation sous forme gaz à effet de serre, de microplastiques ou de substances aussi diverses que sciemment nocives.

Faut-il désespérer de l'Humanité ?

Les scientifiques, les biologistes par exemple, savent fort bien que la survie de la planète n'est pas en lien avec celle des Hommes. Ils savent et donc, nous savons que la résilience qui nous sert de prétexte à toutes les outrances est en réalité la botte secrète de la planète et qu'elle pourrait voir s'éteindre avec soulagement l'éphémère mais destructeur passage des hommes sur sa surface.

L'homo que l'on dit ironiquement « *sapiens* » (en ce qu'il signifie « sage ») est apparu sur Terre il y a 300.000 ans. Les premières traces de vie, elles, remontent à 4 milliards d'années. L'Homme est donc une goutte d'eau dans l'océan du temps. Les dinosaures ne seront donc peut-être pas les seuls à disparaître, malgré leur omniprésence jadis, de la surface de la Terre. Rappelons toutefois qu'ils y ont vécu environ 165 millions d'années. Soit bien plus que ce que nous pourrions y demeurer.

Si notre course folle se poursuit ainsi, notre passage sur cette planète aura certainement eu de plus significatives conséquences que celles de toutes les autres espèces vivantes mais cette prégnance n'aura peut-être d'égale que sa fugacité relative... Alors, si nous ne voulons pas être, à l'échelle des temps, une trace nuisible et éphémère sur un astre perdu dans l'Univers ; si nous voulons promouvoir ce que l'Homme a de plus inédit dans l'histoire du vivant, à savoir son cerveau qui lui donne la raison, la capacité d'imaginer le beau, de concevoir le meilleur, d'enfanter l'art, la philosophie, d'imaginer tant de choses qui le dépassent ; d'être capable d'aimer, il nous faut sans délai concevoir un monde nouveau.

Ni plus, ni moins.

Ce dessein appartient aux femmes et aux hommes de bonne volonté mais surtout aux jeunes générations et à celles qui leur succéderont. A ceux qui ont aujourd'hui une conscience bien plus aigüe de notre destin que ce que leurs prédécesseurs n'auront jamais eue. Ils savent, ils mesurent, ils comprennent. Bien plus que nous. Ils condamnent aussi.

Oui, la jeunesse contemporaine nous juge à l'aune de nos excès, de nos errements, de notre incapacité à tirer les leçons de nos erreurs. A sans cesse les commettre à nouveau. Mais au-delà du jugement, ils ont aussi la capacité à générer le sursaut salutaire qu'il nous faudra pour retrouver les sources d'un développement en harmonie avec notre écosystème. C'est ce que l'on appelle un « développement durable » sans trop réfléchir, ni à ce qu'il signifie, ni à la manière de le mettre en œuvre.

Tout espoir n'est donc pas perdu.

Mes enfants, je compte sur vous.

Je vous remercie de votre attention.

Le 11 novembre 2023,

Philippe METTENS,

Bourgmestre de Flobecq

